

MUSIC-HALL

Jean-Luc Lagarce

Mise en scène
Glyseïñ Lefever



COMÉDIE-FRANÇAISE

STUDIO

RICHELIEU
V^e-COLOMBIER



Gaël Kamilindi, Françoise Gillard, Yoann Gasiorowski

MUSIC-HALL de Jean-Luc Lagarce

Mise en scène

Glyслеïn Lefever

17 décembre 2021 > 9 janvier 2022

Durée 1h10

Spectacle créé le 2 juin 2021 au Studio-Théâtre

Scénographie

Chloé Bellemère

Costumes

Laurent Mercier

Lumières

Pascal Laajili

Musiques originales et son

Sylvain Jacques

Collaboration artistique

Anne Poirier-Busson

Assistanat à la mise en scène

Leah Lapiower

Assistanat à la chorégraphie

Rafael Linares Torres

Avec

Françoise Gillard la Fille

Gaël Kamilindi le Premier Boy

Yoann Gasiorowski le Deuxième Boy

Voix *off*

Hervé Pierre

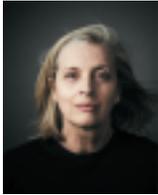
Le texte est publié par les Solitaires Intempestifs.
En partenariat avec Collectif Corridor.
Le décor et les costumes ont été réalisés dans les
ateliers de la Comédie-Française

La Comédie-Française remercie M.A.C COSMETICS
et Champagne Barons de Rothschild
Réalisation du programme *L'avant-scène théâtre*

LA TROUPE

 les comédiens de la Troupe présents dans le spectacle sont indiqués par la cocarde

SOCIÉTAIRES



Claude Mathieu



Véronique Vella



Thierry Hancisse



Anne Kessler



Sylvia Bergé



Éric Génovèse



Alain Lenglet



Florence Viala



Coraly Zahonero



Denis Podalydès



Alexandre Pavloff



Françoise Gillard



Clotilde de Bayser



Jérôme Pouly



Laurent Stocker



Guillaume Gallienne



Michel Vuillermoz



Elsa Lepoivre



Christian Gonon



Julie Sicard



Loïc Corbery



Serge Bagdassarian



Hervé Pierre



Bakary Sangaré



Pierre Louis-Calixte



Christian Hecq



Nicolas Lormeau



Gilles David



Stéphane Varupenne



Suliane Brahim



Adeline d'Hermey



Jérémy Lopez



Clément Hervieu-Léger



Benjamin Lavernhe



Sébastien Pouderoux



Didier Sandre



Christophe Montenez



Dominique Blanc

PENSIONNAIRES



Nâzım Boucjenah



Danièle Lebrun



Jennifer Decker



Laurent Lafitte



Noam Morgensztern



Claire de La Rüe du Can



Anna Cervinka



Rebecca Marder



Pauline Clément



Julien Frison



Gaël Kamilindi



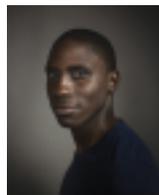
Yoann Gasiorowski



Jean Chevalier



Élise Lhomeau



Birane Ba



Éliissa Alloula



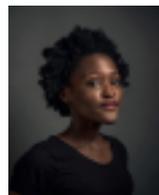
Clément Bresson



Marina Hands



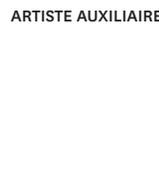
Géraldine Martineau



Claina Clavaron



Séphora Pondi



Adrien Simion

ARTISTE AUXILIAIRE



**COMÉDIENS
DE L'ACADÉMIE**



Jérémy Berthoud



Héloïse Cholley



Fanny Jouffroy



Emma Laristan

**SOCIÉTAIRES
HONORAIRES**

Micheline Boudet
Ludmila Mikaël
Geneviève Casile
Jacques Sereys
François Beau lieu

Roland Bertin
Claire Vernet
Nicolas Silberg
Alain Pralon
Catherine Salviat
Catherine Ferran
Catherine Samie
Catherine Hiegel

Pierre Vial
Andrzej Seweryn
Éric Ruf
Muriel Mayette-Holtz
Gérard Giroudon
Martine Chevallier
Michel Favory
Bruno Raffaelli

**ADMINISTRATEUR
GÉNÉRAL**

Éric Ruf

SUR LE SPECTACLE

* Comme tous les soirs, dans cette ville-là, comme dans toutes les autres villes, la Fille raconte son music-hall. Nostalgie désabusée d'une époque qu'elle a traversée ou fantasmée...

Comme tous les soirs, ses deux Boys l'accompagnent, font mine, trichent avec elle, et endossent tous les rôles. Comme tous les soirs, le spectacle se jouera malgré l'indifférence d'un public de plus en plus rare. Car son spectacle c'est sa vie. Fin de vie ? Comme tous les soirs, il n'y aura pas/plus le temps. Comme dans l'ensemble de l'œuvre de Lagarce la mort est proche, omniprésente bien que tenue à distance par la légèreté et la dérisoire vacuité de l'exercice de la scène. Anecdotes cocasses d'artistes sur la route. Ironie des désillusions.

Dérision de cette itinérance.

Et la vie rêvée devient réalité au fil du conte dans ce monologue à trois voix. Lent et désinvolte. C'est Lagarce qui parle. C'est l'artiste qui cherche sa place.

Sa place revigorante et essentielle.

L'auteur

Né en 1957 en Haute-Saône, Jean-Luc Lagarce passe sa jeunesse à Valentigney, entre Montbéliard et Sochaux. Il est l'aîné de trois enfants, de parents protestants, ouvriers chez Peugeot. À 18 ans, il rêve de devenir écrivain et s'installe à Besançon. Il y étudie la philosophie et s'oriente très vite vers l'art dramatique. Commence alors une vie de théâtre, révélatrice vingt ans durant de ce que le paysage français de la fin des années 1970 jusqu'aux années 1990 pouvait offrir comme chances et déboires à un jeune homme de talent. Elle est pour lui partagée entre l'écriture et la mise en scène (en qualité de « chef de troupe ») et entre la province et Paris. Parallèlement à des cours au conservatoire de Besançon, vite insuffisants, il fonde en 1977 avec une bande d'indéfectibles compagnons, dont Mireille Herbstmeyer et François Berreur, le théâtre de la Roulotte, compagnie destinée à monter des auteurs contemporains tels que Beckett ou Ionesco, mais surtout ses propres pièces – l'écriture étant un élément essentiel de son rapport au monde théâtral. Ces pièces – au nombre de vingt-cinq, auxquelles s'ajoutent des récits, des articles, des essais, un livret d'opéra, l'adaptation d'une pièce de Crébillon, et un imposant journal – semblent toutes plus ou moins répondre à la citation de Schopenhauer qu'il mentionne dans sa maîtrise *Théâtre et pouvoir en occident* : « Ce sont toujours les mêmes personnages qui paraissent, ils ont les mêmes passions et le même sort ; les motifs et les événements varient, il est vrai, dans les différentes pièces, mais l'esprit des événements est le même. » L'accueil de son théâtre connaît de son vivant les aléas dont souffre, dans l'institution théâtrale française, la création d'œuvres contemporaines. Sans le soutien et la fidélité de Micheline et Lucien Attoun à Théâtre Ouvert, l'incontournable étape d'une réception parisienne n'aurait sans doute pas eu lieu. Même lorsqu'il s'installe à Paris à la fin des années 1980, après des va-et-vient entre la capitale et Besançon, ce sont ses mises en scène d'auteurs reconnus qui lui procurent le plus clair du temps argent nécessaire à la création de ses propres pièces. Rares sont les metteurs en scène français qui se sont emparés de ses textes de son vivant. L'œuvre de Jean-Luc Lagarce a comme thème récurrent le retour du fils auprès des siens pour leur

annoncer – ou se voir incapable de le faire – sa mort prochaine. Même si le lien de cause à effet n'est pas toujours concomitant, il vit les sept dernières années de sa vie en se sachant atteint du sida, spéculant sur sa disparition programmée. Dans son *Journal*, il annonce peu après la date du 23 juillet 1988 – qui est celle où il apprend sa séropositivité – le projet d'écriture de *Music-hall*. En 1990, grâce à une bourse de la villa Médicis hors les murs, il s'installe trois mois à Berlin où il rédige *Juste la fin du monde* – habité par l'œuvre d'Hervé Guibert, écrivain-photographe également atteint du sida et emblématique de son époque. Ce projet, vieux de deux ans dont l'accouchement sera difficile, devait s'appeler *Les Adieux* (titre de son unique roman inédit) puis *Quelques éclaircies*. Suivra en 1994, *J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne*, commande de Théâtre Ouvert, créée en 1997 en Suisse au Théâtre Vidy-Lausanne par Joël Jouanneau, puis en France à Théâtre Ouvert par Stanislas Nordey, et qui reçoit le prix du syndicat de la critique 1997 de la meilleure création en langue française. C'est en 1995 que Lagarce écrit sa dernière pièce, *Le Pays lointain*, commande à l'écriture en 1994 du Théâtre national de Bretagne alors dirigé par François Le Pillouër. Après la mort de Jean-Luc Lagarce en 1995, François Berreur, son exécuteur testamentaire, travaille à la reconnaissance posthume de son œuvre au sein de la maison d'édition Les Solitaires Intempestifs qu'ils ont fondée ensemble. Il met régulièrement en scène ses pièces, notamment *Le Voyage à La Haye*, *Le Bain* et *Music-hall* avec Hervé Pierre (avant son entrée à la Comédie-Française), qu'il réunit dans un triptyque, *Le Rêve de la veille*, présenté au Festival d'Avignon 2001. Il dirige encore Hervé Pierre dans *Juste la fin du monde* en 2007. Il recrée à l'Athénée Théâtre Louis-Jouvet la mise en scène de *La Cantatrice chauve* de Ionesco signée en 1991 par Jean-Luc Lagarce avec le Théâtre de la Roulotte.

Jean-Luc Lagarce entre au répertoire de la Comédie-Française en 2008 avec *Juste la fin du monde*, dans une mise en scène de Michel Raskine qui reçoit la même année le Molière du meilleur spectacle de théâtre public. L'adaptation cinématographique de cette pièce réalisée par Xavier Dolan (Grand Prix du Festival de Cannes 2016) élargit à son tour et amplement la reconnaissance de l'auteur.

La metteuse en scène

Son violon sous le bras. Glyslein Lefever a arpenté les cours de théâtre et les cours de danse – du classique au hip hop – dansé pour Philippe Decouflé, Rheda, Kamel Ouali et récemment pour Wim Vandekeybus. Sa rencontre avec Blanca Li en 1994 est déterminante, interprète puis collaboratrice, elle l'assiste depuis à la mise en scène et à la chorégraphie. À la Classe libre du cours Florent, elle rencontre Éric Ruf et participe à ses créations, y compris à la Comédie-Française, comme comédienne et/ou comme chorégraphe : *Du désavantage du vent*, *Les Belles Endormies du bord de scène*, *Le Pré aux clercs*, *Peer Gynt*, *Roméo et Juliette*, *Pélléas et Melisande*, *La Vie de Galilée*. Elle a également chorégraphié de nombreux spectacles pour des metteurs en scène tels qu'Anne Kessler pour *La Double Inconstance* et *La Ronde*, Jean-Luc Moreau pour *Le Bonheur* et *Gospel sur la colline*, Olivier Desbordes pour *Cabaret* et *La Belle de Cadix*, Katharina Thalbach pour *La Résistible Ascension d'Arthuro Ui*, Jérôme Deschamps pour *Les Mousquetaires au couvent*, Guillaume Gallienne pour *Cenerentola*, Christian Hecq et Valérie Lesort pour *Le Domino noir*, Thomas Ostermeier pour *La Nuit des rois ou Tout ce que vous voulez*, David Lescot pour *Une femme se déplace* et, dernièrement, Serge Bagdassarian et Marina Hands pour *Mais quelle Comédie!* Salle Richelieu. Elle a également mis en scène *Egophonie* au Volcan du Havre, *Après la pluie* au Guichet Montparnasse, *Le Livre blanc* à l'Espace Kiron à Paris et *Accord imparfait* pour Le Festifemme à Antibes. Elle a fondé avec Anne Poirier-Busson le Collectif Corridor, destiné à épanouir des projets entrelaçant différentes disciplines artistiques.

LE CORPS, VECTEUR DE LA PAROLE

RENCONTRE AVEC GLYSLEÏN LEFEVER

Laurent Muhleisen. *Dans la biographie qu'il a consacrée à Jean-Luc Lagarce, Jean-Pierre Thibaudat écrit au sujet de Music-hall : « La pièce oscille entre un léger vague à l'âme qui préfère en rire, une imputrescible tendresse pour le métier d'artiste et un goût pour ces moments qui ne racontent rien d'autre que leur vacuité... Jouons quand même, et faisons semblant, et trichons jusqu'aux limites de la tricherie, l'œil fixé sur ce trou noir où je sais qu'il n'y a personne, dit la Fille... » La pièce pourtant n'est pas uniquement teintée de nostalgie ?*

Glysléin Lefever. Non, pas du tout. Certes elle parle du vague à l'âme, de Jean-Luc Lagarce, de l'état dans lequel il se trouve constamment et qui est, je crois, ce qui le pousse à écrire. Cet « œil fixé sur ce trou noir où je sais qu'il n'y a personne » est pour moi une métaphore de la mort, cette mort qui le guette depuis qu'il a appris, peu de temps avant de se mettre à

l'écriture de cette pièce, qu'il était séropositif – à une époque où le virus du sida avait une issue fatale pour quasiment toutes les personnes qui l'avaient contracté.

L.M. *On ressent cependant fortement dans l'écriture de Jean-Luc Lagarce une certaine façon de mettre les choses à distance, de cultiver une sorte de « nostalgie du présent »...*

G.L. C'est cela, justement, qui crée l'humour. C'est la distance qu'il met entre lui et les choses qui lui permet de traiter des sujets graves ; la distance, et l'ironie. Mais *Music-hall* a été écrit rapidement – cela n'était pas dans les habitudes de Lagarce – comme s'il avait une envie irrépressible de cette pièce, de cet état des lieux de sa vie, à ce moment-là. D'ailleurs, dans son journal, à cette fameuse date du 23 juillet 1988 où il annonce qu'il est séropositif, il termine par cette phrase qui est très belle, et qui semble faire écho aux répliques de la Fille : « Sourire,

faire le bel esprit. Et taire la menace de la mort – parce que tout de même... – comme le dernier sujet d'un dandysme désinvolte. »

L.M. *La pièce rend compte de l'immense tendresse que Lagarce, auteur et chef de troupe, éprouvait pour les acteurs, et son goût pour les tournées.*

G.L. Contrairement à d'autres de ses pièces, dans celle-ci, en apparence, il ne se passe rien ; pourtant, elle raconte énormément de choses, et notamment le fait de continuer, coûte que coûte, jusqu'au bout, l'air de rien. La pièce contient certains éléments métaphoriques. Par exemple, le tabouret – sur lequel Lagarce s'attarde, revient sans cesse... s'agit-il de son théâtre ? Sert-il à exprimer son impuissance, sa difficulté à avancer en tant qu'artiste ? N'oublions pas que ce n'est qu'après sa mort que son talent d'auteur sera vraiment reconnu. Il y a aussi la robe, que je vois rouge, et qui pour moi symbolise à la fois la maladie et l'espoir, le « spectacle » envers et contre tout – contre la laideur du monde et les « goguenards ».

L.M. *On connaît la fascination de Lagarce pour les grandes actrices et leur glamour, pour les actrices déchues. Cet aspect est-il important dans votre travail avec Françoise Gillard, mais aussi avec Gaël Kamilindi et Yoann Gasirowski ?*

G.L. Il y a dans la pièce le souci du détail, de la beauté, de la « belle personne ». Pour moi, il concerne effectivement les trois personnages. La Fille et ses deux Boys forment un triangle, amoureux et esthétique. Il n'est pas question ici de développer le côté « cabaret triste, glauque », de province, un peu miteux. Au contraire, je veux rendre les trois protagonistes encore plus beaux qu'ils ne le sont. Ce n'est pas une question de plumes ou de paillettes – j'aimerais qu'ils soient beaux comme des fantômes. Ils incarnent pour moi le fantôme de Jean-Luc Lagarce : ils sont lui, ses amis, ses amants, toutes les personnes qui l'ont entouré et accompagné (au milieu de sa solitude), portés par la voix de la Fille, qui reflète sa voix intérieure, une voix très profonde, comme enfouie. Parfois, on a l'impression que la Fille rêve ce qui lui arrive sur scène, et parfois, qu'elle est extrêmement

« réelle ». Les deux côtés de ce miroir fonctionnent, dramaturgiquement.

L.M. *La beauté des personnages se reflète également dans leurs échanges...*

G.L. Oui, dans leur complicité, leur prévenance, leur douceur. Les deux Boys sont là, avec leur côté sculptural, pour aider la Fille à « passer », des aidants. Il y a de ce point de vue, dans la mise en scène, tout un travail sur le corps. Ceux-ci doivent permettre d'exprimer tous les non-dits du texte, d'ouvrir des choses à peine soulignées. Dans *Music-hall*, Lagarce crée ce trio très protecteur, une sorte de combinaison idéale, qui permet à la Fille d'être admirée, de briller, de faire son entrée comme une diva. Derrière elle, je vois l'auteur. Nous travaillons également beaucoup cet aspect-là : le besoin de Jean-Luc Lagarce d'être vu, admiré, désiré. Un besoin d'artiste. Se faire désirer et désirer, pour pouvoir créer.

L.M. *Le Studio-Théâtre n'est-il pas un peu l'espace rêvé pour faire cette mise en scène ?*

G.L. Totalemment. Cet espace est parfait. Il donne l'impression qu'on

est dans un cocon, dans de la ouate. Malgré la profondeur réduite de son plateau, il me permet tout de même de travailler l'arrivée « au lointain » de la Fille, en diagonale, par une série de plans successifs, qui peuvent suggérer l'idée de ce tunnel à l'issue fatale – issue qu'on ne verra pas... J'avais envie, pour le décor, d'une sorte de corridor, de salle d'attente, d'un espace en entonnoir, dont la fonction n'est pas clairement définie ; il est possible qu'on y soit, mais aussi qu'on n'y soit pas. Il y a plusieurs niveaux de lecture dans *Music-hall*. Et j'avais également besoin que le décor reflète ces différentes strates dans lesquelles nous pourrions naviguer, du fantasme à la réalité, dedans-dehors, hier-maintenant... Un cabaret des âmes perdues. Un no man's land cotonneux. Un refuge pour se livrer.

L.M. *Si Music-hall n'est pas une pièce sur le music-hall, elle n'en est pas moins extrêmement musicale, par la ritournelle de la chanson de Joséphine Baker, mais aussi dans son écriture. Qu'est-ce que cette musicalité a éveillé chez le chorégraphe que vous êtes également ?*

G.L. Lagarce écrit un théâtre du dire, de la parole, et c'est celle-ci qu'on peut, qu'on doit, à mon avis, chorégrapier. Le corps ne peut qu'être vecteur de cette parole. Tout doit être très clair dans ce qu'il exprime chez les acteurs en respectant la partition extrêmement ciselée, rythmée et musicale du texte. Joséphine Baker était une icône glamour, elle symbolise la femme indépendante, libre, adulée par les gays en pleine lutte d'émancipation. Elle a ce parfum des amours libres, en pleine tragédie du sida. Dans le spectacle, la ritournelle de Joséphine Baker peut s'entendre comme le désir de Jean-Luc qu'on ne l'oublie pas après sa mort. Cet hymne à la liberté qui jaillit à des moments très précis en fonction de l'évolution de la pièce, est accompagné d'un habillage musical qui donne un souffle, une tonalité, du relief à tous ces non-dits du texte, parfois abrupts, tendus, tout en gommant un peu l'angoisse du vide, à l'image de cette petite musique qui surgit parfois en nous quand nous pensons à la mort.

Propos recueillis par Laurent Muhleisen
Conseiller littéraire de la Comédie-Française









Yoann Gasiorowski



EXTRAITS

* SÉQUENCE 1

LA FILLE.– La Fille, elle venait comme ça, du fond,
là-bas,
elle entrait,
elle marchait lentement,
du fond de la scène vers le public,
et elle s’asseyait.
Parfois, c’est arrivé plusieurs fois, parfois,
parce qu’il n’y avait pas la possibilité d’entrer par le fond,
ou parce que la scène n’était pas assez profonde
ou d’autres fois encore, parce que la lumière avait dû être réglée
autrement,
la Fille, alors,
c’était une habitude qui avait été prise pour faire face à ce genre
d’incident,
la Fille entrait sur le côté dans le fond de la scène et alors, assez
habilement je dois dire, elle effectuait un léger demi-cercle et gagnait
ainsi la ligne centrale pour avancer,
« comme si rien n’était »,
vers le public,
et s’asseoir, au même endroit, de la même manière, lente et désinvolte.

Music-hall, Jean-Luc Lagarce, Les Solitaires Intempestifs, 1992

* SAMEDI 23 JUILLET 1988

Paris, 23h35

La nouvelle du jour, de la semaine, du mois, de l’année, etc... comme
il était « à craindre et à prévoir » (à craindre, vraiment ?).

Je suis séropositif.

Mais il est probable que vous le savez déjà.

Regarder (depuis ce matin) les choses autrement. Probable, je ne sais
pas.

Être plus solitaire encore, si cela est envisageable.

Ne croire à rien, non plus, ne croire à rien.

Vivre comme j’imagine que vivent les loups et toutes ces sortes
d’histoires.

Ou bien plutôt tricher, continuer de plus belle, à tricher.

Sourire, faire le bel esprit. Et taire la menace de la mort – parce que
tout de même... – comme le dernier sujet d’un dandysme
désinvolte.

Journal 1977-1990, Jean-Luc Lagarce, Les Solitaires Intempestifs, 2007

JEAN-LUC LAGARCE À LA COMÉDIE-FRANÇAISE

* « Ai rencontré Jacques Toja, à la Comédie-Française. On montera *Madame Knipper* au Petit Odéon. Monsieur charmant », note Jean-Luc Lagarce dans son *Journal*, en mai 1981. La ténacité de Lucien Attoun, fidèle intercesseur de l'auteur appartenant au comité de lecture spécifique au Petit-Odéon, amène donc sa pièce au titre finalement plus vagabond (*Voyage de Madame Knipper vers la Prusse Orientale*) en février 1982, dans cette petite salle de l'Odéon dirigée par l'administrateur général de la Comédie-Française et dédiée au répertoire contemporain. Dans ce récit mêlant le réel à la fiction, cinq personnages fascinés par une grande actrice, M^{me} Knipper, évocation de la mythique Olga (*La Mouette* de Tchekhov) reconstituent ses faits et gestes. Deux Comédiens-Français (Louis Arbessier et Joël Demarty) jouent sous la direction de Jean-Claude Fall. C'est la première fois que Lagarce est joué dans un théâtre parisien. Le jeune Lagarce d'alors, auteur de six pièces et entré « dans l'univers théâtral, grand, mince, de l'orgueil dans le regard et le sourire ironique » (*Revue de la Comédie-Française*, 1982), est devenu l'auteur contemporain le plus joué en France. Douze ans après sa mort, *Le Voyage à La Haye* est mis en scène au Théâtre du Vieux-Colombier (2007) par François Berreur, avec Hervé Pierre dans l'un de ses premiers rôles au Français, celui de l'écrivain relatant pudiquement la tournée d'un de ses spectacles. Après avoir créé le spectacle en 1998, François Berreur et Hervé Pierre reprennent cette pièce dans une version réduite pour trois représentations exceptionnelles. Mais ce n'est pas juste pour jouer une pièce de l'incontournable auteur. Quelques mois plus tard, *Juste la fin du monde* entre au Répertoire (2008) avec la volonté d'enrichir la « mémoire des œuvres dramatiques majeures » (Muriel Mayette-Holtz, administratrice générale). La Comédie-Française poursuit ainsi sa tradition, parfois sujette aux critiques, de jouer des auteurs contemporains. Dans sa mise en scène

récompensée par le Molière du Théâtre public 2008, Michel Raskine réinvente le rapport au public au sein de salle à l'italienne de Richelieu pour amplifier l'espace théâtral à l'avant-scène comme lieu des retrouvailles du narrateur Louis avec sa famille.

Miroir inversé d'un retour qui se fait toujours attendre et qui est envisagé ici non pas du point de vue du narrateur mais de sa famille, *J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne* (Théâtre du Vieux-Colombier, 2018), rappelle la prégnance du thème familial chez Lagarce ainsi que l'influence de Tchekhov. La nécessité de vivre des cinq personnages dans l'attente, exclusivement féminins et mis en scène dans leur huis-clos par Chloé Dabert, s'inscrit dans la filiation des *Trois Sœurs*. Avec *Music-hall* et son thème du monde théâtral aussi intime à l'auteur que celui de la famille, la Comédie-Française revient sur ce sujet qui était également celui de *Madame Knipper*, joué de son vivant. Probablement que la place du théâtre dans la société et la condition d'artiste évoquées dans la pièce trouvent une résonance particulière dans l'historique des spectacles, après l'interruption inédite des représentations théâtrales la saison dernière.

Florence Thomas

Archiviste-documentaliste à la Comédie-Française

L'ÉQUIPE ARTISTIQUE

Chloé Bellemère - scénographie

C'est en faisant partie de la Maîtrise de l'Opéra de Nantes et en participant aux opéras que Chloé se sensibilise dès l'enfance à l'espace. Après un passage au Pratt Institute de New York et au Art & Design Institute de Sydney, elle est diplômée des Arts décoratifs de Paris en scénographie. Elle assiste le plasticien Pierrick Sorin, le directeur artistique d'Issey Miyake Roy Genty, le metteur en scène Robert Wilson. À l'académie de la Comédie-Française (2019-2021), elle assiste les scénographes Rudy Saboungi et Emmanuelle Roy, et collabore en tant que scénographe avec les metteurs en scène Serge Bagdassarian, Marina Hands, Glysléin Lefever, Aurélien Hamard-Padis et Leah Lapiower.

Laurent Mercier - costumes

Formé en Suisse comme couturier chez Di Marino à Lausanne, et à l'EPSIC, il poursuit ses études au Studio Berçot à Paris, avant d'être engagé par Jean-Paul Gaultier comme assistant au studio de création. Il le quitte pour le groupe ESCADA puis rencontre Lenny Kravitz qui lui propose de dessiner ses costumes de scène et de l'accompagner en tournée. Il créera ensuite ses propres marques et défilés à Paris. Balmain l'engage en qualité de directeur artistique du prêt-à-porter d'abord, puis de la haute couture également. Il quitte Balmain pour se concentrer sur sa propre ligne de haute couture habillant une clientèle particulière tout en créant et confectionnant également des costumes de scène, de films, de spectacles.

Pascal Laajili - lumières

Après s'être formé à l'éclairage de spectacles vivants, Pascal Laajili travaille comme régisseur lumière, chef électricien, puis éclairagiste. En 1999, il intègre la compagnie Philippe Genty avec laquelle il collabore jusqu'en 2009. Il signe des créations lumière pour diverses compagnies

en se nourrissant de ses riches collaborations avec les éclairagistes François-Éric Valentin, Éric Soyer ou encore Joël Hourbeigt. Il a reçu deux Molière de la création visuelle, pour *20 000 lieues sous les mers* et pour *La Mouche*, deux spectacles de Valérie Lesort et Christian Hecq. Il enseigne depuis 2008 au Centre de formation professionnelle aux techniques du spectacle.

Sylvain Jacques - musiques originales et son

Sylvain Jacques se forme comme chef opérateur à la New York University en 1993, avant de développer à La Forge de Belleville un travail photographique et pictural. Il compose pour le théâtre depuis 1999 et collabore depuis quinze ans avec la metteuse en scène Christina Paulhofer, ainsi qu'avec Thierry de Peretti, Michèle Foucher, Renate Jett, Gianni Schneider, Charles Berling, Jean-Louis Martinelli, Lucie Berelowsch... et dernièrement, Thomas Ostermeier (*Qui a tué mon père* d'Édouard Louis), Marie-Christine Soma (*La Septième* de Tristan Garcia), Mikael Serre (*Les Brigands* de Schiller), Guillaume Durieux (*Abnégation* d'Alexandre Dal Farra).

Anne Poirier-Busson - collaboration artistique

Formée dès l'adolescence à la musique et à la comédie, titulaire d'une licence d'Études théâtrales, d'une formation aux Techniques de gestion des entreprises culturelles et d'une formation de coaching artistique, organisatrice de festivals, et relation publique inventive, Anne Poirier-Busson enchaîne les assistanats de mise en scène puis les collaborations artistiques à la mise en scène aux côtés de Jacques Connort, Roger Louret, Panchika Velez, Jean-Paul Tribout, Josée Fortier, François Bourcier, Jean-Claude Dreyfus, Anouche Setbon, Jean-Luc Moreau, Mathilda May, Kad Merad et Anne Bouvier. Elle a cofondé avec Glysléin Lefever le Collectif Corridor.

Directeur de la publication Éric Ruf - Administratrice déléguée Régine Sparfel - Secrétaire générale Anne Marret
Coordination éditoriale Pascale Pont-Amblard - Portraits de la Troupe Stéphane Lavoué - Photographies de répétition Vincent Pontet - Conception graphique c-album - Licences n°1- L-R-21-3628 - n°2- L-R-21-3630 - n°3- L-R-21-3631 - Impression Stipa Montreuil (01 48 18 20 20) - décembre 2021

Réservations 01 44 58 15 15
www.comedie-francaise.fr



Salle Richelieu
Place Colette
Paris 1^{er}

Théâtre du Vieux-Colombier
21 rue du Vieux-Colombier
Paris 6^e

Studio-Théâtre
Galerie du Carrousel du Louvre
99 rue de Rivoli
Paris 1^{er}